

Parole et addiction

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Marilia Amorim  
Olivier Brunschwig  
Jean-Louis Chassaing  
Dany-Robert Dufour  
Jean Dugarin  
Pascale Moins  
Patrice Nominé

Sous la direction de  
Marc Levivier, François Perea  
et Ingrid Belz Ceria

# Parole et addiction

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a small 'e' inside it, followed by the lowercase letters 'rès'. The word 'éditions' is written vertically in a smaller font to the left of the 'é'.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2013  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3954-5  
Première édition © Éditions érès 2013  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

# Table des matières

## INTRODUCTION

### Ad-dicere

<i>Marc Levivier, François Perea, Ingrid Belz Ceria</i> .....	7
---	---

## CONTEXTES CLINIQUES

### *Paroles de patients, paroles d'accompagnants*

### Addiction, parole et signification : à propos d'un cas

<i>Olivier Brunshwig</i> .....	17
--------------------------------	----

### Point de parole

<i>Pascale Moins</i> .....	33
----------------------------	----

### Où est donc le préteur qui dit ?

<i>Jean-Louis Chassaing</i> .....	45
-----------------------------------	----

### Les silences, les paroles perdues : le « déni » pour dire

<i>Ingrid Belz Ceria</i> .....	59
--------------------------------	----

Les harmoniques de la parole <i>Marc Levivier</i> .....	77
--	----

RÉGIMES DISCURSIFS ET SUBJECTIVITÉ

*De la conversation de comptoir  
à la proposition philosophique*

Adresse et (inter)subjectivité dans le discours de l'alcoolique <i>François Perea</i> .....	97
Addiction et éthique de la parole <i>Marilia Amorim</i> .....	113
Addiction, pulsion, discours <i>Dany-Robert Dufour</i> .....	125
Approche historique et épistémologique du concept d'addiction <i>Jean Dugarin et Patrice Nominé</i> .....	135

MARC LEVIVIER, FRANÇOIS PEREA,  
INGRID BELZ CERIA

## Introduction Ad-dicere

« L'enseignement traditionnel veut que l'homme soit, à la différence de la plante et de la bête, le vivant capable de parole. Cette affirmation ne signifie pas seulement qu'à côté d'autres facultés, l'homme possède aussi celle de parler. Elle veut dire que c'est bien la parole qui rend l'homme capable d'être le vivant qu'il est en tant qu'homme. L'homme est homme en tant qu'il est celui qui parle »  
(Heidegger, 1981, p. 13).

Si la philosophie est à l'origine un mode de vivre et une médecine de l'âme, il lui importe d'identifier les signes et les formules des passions et des pulsions qui soumettent « l'âme d'en bas », de les porter à leur plus claire intelligibilité. Or, le diagnostic d'une mutation comme rarement l'homme en a connue traverse aujourd'hui la réflexion philosophique et l'ensemble des sciences humaines et sociales. On pourra penser à la condition postmoderne, cette liquidation des

---

*Marc Levivier, formateur en addictologie à l'IREMA et coordinateur du DESU « Prises en charge des addictions » de l'université Paris 8.*  
*François Perea, linguiste, maître de conférences à l'université Montpellier III – Praxiling UMR 5267 CNRS.*  
*Ingrid Belz Ceria, psychologue clinicienne, formatrice en addictologie à l'IREMA.*

grands récits, repérée par J.-F. Lyotard, et plus près de nous aux développements qu'en a tirés D.-R. Dufour. Des mutations théologiques, politiques, techniques ont bouleversé l'homme, sa place dans le monde, son rapport aux autres, sa subjectivité même.

Ainsi, dans *Les mystères de la trinité* puis *Folie et démocratie*, Dufour repérait comment le développement d'une pensée binaire d'une part et la fin des grands sujets d'autre part (autrement dit la sortie de la religion de M. Gauchet) avaient des conséquences majeures sur la constitution subjective de l'homme postmoderne. Celui-ci ne se caractérisant plus par la névrose, la question se pose alors de ce qui s'y est substitué : psychose ? perversion ? Pour sa part, Gilles Deleuze avait sur le tard proposé que nous étions passés des sociétés disciplinaires aux sociétés de contrôle, et de l'homme coupable à l'homme endetté.

Or, le sujet endetté, c'est le sujet addicté, et il est désormais acquis que les addictions ont conquis notre contemporanéité, à tel point que des spécialistes n'hésitent pas à qualifier notre société d'addictive (M. Valleur), d'addictogène (A. Morel et J.-P. Couteron) et diagnostiquent une humanité soumise à une « toxicomanie technologique » (J.-J. Delfour).

Depuis son étymologie, *ad-dicere* (« dit à »), l'addiction est affaire de corps, de parole, de rapport à l'autre qui peut mener jusqu'à l'aliénation ou l'annulation du sujet lui-même, du fait d'appartenir à un autre.

Au Moyen Âge, était déclaré *addictus* et adjugé à un maître celui qui n'avait pu tenir ses engagements, tenir la parole donnée. Mais, surtout, on sait qu'une conduite addictive a pour corollaire des usages caractérisés de la parole. Soit qu'elle s'éteigne, soit qu'elle se fige et tourne sur elle-même. Une certaine répétition des propos (ou des modalités relationnelles) fait souvent comme un écho à la répétition de la conduite. Par ailleurs, on ne peut négliger que nos rapports aux objets d'addiction sont médiatisés par des discours qui leur donnent sens, tentent parfois de les prévenir, parfois de

les intensifier : notre société est addictogène aussi par les discours qu'elle porte parfois sur les conduites addictives. Nos connaissances, les recherches, les concepts, notions, phénomènes qui constituent et structurent ce que nous savons, ce que nous pouvons dire sur les addictions, sont également faits de discours. Enfin, c'est aussi par la parole que nous sommes en mesure d'accompagner, aider, soigner les usagers.

Questionner les problématiques addictives depuis le langage, c'est alors en même temps questionner l'homme contemporain dans ses formations subjectives, c'est questionner les manifestations de ses puissances, de ses faiblesses, de ses souffrances aussi. C'est dans le même temps affirmer que nous ne pouvons prendre soin de l'homme sans prendre soin de sa parole.

Une parole à tenir, donc.

Avec Aristote, les Grecs définissaient l'homme comme le vivant doué de raison qui parle grec. Les autres restaient alors des barbares. Ne pas parler grec, ne pas parler, ne pas être homme, c'était alors la même chose. Et il est vrai que le langage nous différencie fondamentalement des autres vivants, il nous spécifie depuis que l'homme est *homo loquens* ; le langage est devenu sa nature : « L'être humain parle. Nous parlons éveillés ; nous parlons en rêve. Nous parlons sans cesse, même quand nous ne proférons aucune parole, et que nous ne faisons qu'écouter ou lire ; nous parlons même si, n'écoutant plus vraiment, ni ne lisant, nous nous adonnons à un travail, ou bien nous abandonnons à ne rien faire. Constamment nous parlons, d'une manière ou d'une autre. Nous parlons parce que parler nous est naturel » (Heidegger, 1981, p. 13).

On connaît l'expérimentation répétée à travers les continents et les siècles qui consista à tenter de faire grandir des enfants uniquement alimentés, dont seul le corps aurait été objet de soins : aucun ne parvint même à l'âge auquel on parle, tous moururent avant. Et l'on sait également l'intérêt

porté aux enfants *sauvages* – Victor, Kaspar, Amala et Kamala, etc. – privés de parole et de ce fait rapprochés de la condition animale<sup>1</sup>, et la fascination qu'ils ont exercée sur toute la surface du globe.

L'homme est vivant de parler. Nous pourrions dire que le langage constitue la nature de l'homme, que l'on ne peut imaginer le second sans le premier : « La pioche, la flèche, la roue ne sont pas dans la nature. Ce sont des fabrications. Le langage est dans la nature de l'homme, qui ne l'a pas fabriqué. Nous sommes toujours enclins à cette imagination naïve d'une période originelle où un homme complet se découvrirait un semblable, également complet, et entre eux, peu à peu, le langage s'élaborerait. C'est là pure fiction. Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant. Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme » (Benveniste, 1966, p. 259).

Le langage comme aptitude donc. Et une réalisation : l'entrée dans la parole. Et c'est une erreur grossière – et dans l'air du temps des idéologies des médias d'informations – que de croire prédominante la fonction « informative » du langage. Car nous parlons pour parler, nous parlons pour vivre, nous parlons pour nous lier et parfois, parfois seulement, pour transmettre une information.

C'est durant les longues années de faiblesse et de dépendance à un autre bienveillant que l'enfant de l'homme apprend à parler. Il apprend parce que cet autre s'adresse à lui. Avant qu'il sache dire « je », l'enfant est pris dans les rets du langage, comme « tu », comme « il », comme « nous »... À son tour, par la suite, de s'adresser à l'autre, de prendre la parole en son (pro)nom.

---

1. Que l'on songe à la ménagerie d'élevage : enfants-loups, ours, chiens...

Nous avons appris ainsi. Parce qu'un autre s'est adressé à nous, parce que nous nous sommes adressés à lui. Nous avons appris par, dans le dialogue, comme un étayage verbal, intimement lié et distinct à la fois de l'accordage affectif, nous dégageant peu à peu de la relation immédiate, d'un rapport direct aux objets de notre monde ; nous offrant une saisie sur sa mise en signe. Car après tout, de quoi avons-nous parlé ? Quelles paroles avons-nous adressées ? Si l'on répète souvent que « enfant » vient du latin *infans*, on néglige souvent cela de primordial, de vital pourrait-on dire, que cet *infans* vient du verbe *fari* qui signifie certes parler, mais parler à *quelqu'un*. Les paroles que nous prononçons sont toujours adressées. De ce *fari* viennent aussi les *fables*, les *fées*, les *fariboles* (Levivier, 2010). Et si parler à l'autre, c'était adresser à l'autre des fabulations ? On se parle aisément de ce qui n'est pas. On parle de qui est absent. On parle toujours d'un autre. Le signe n'est pas le référent, et voilà qui change bien des choses. Toute une histoire (Perea, 2002), en réalité. « Pour un jeune enfant qui apprend à parler, l'association de la perception de l'objet et du son qui le nomme comme des parties d'une même expérience globale est un aspect important du processus d'acquisition du langage. À mesure qu'est parcouru le chemin qui mène à la maîtrise de l'abstraction, le signe se dissocie de plus en plus de l'objet saisi par l'expérience et le premier commence à jouer effectivement le rôle de substitut du dernier. Il ne serait peut-être pas trop risqué d'identifier le principe de contiguïté, d'un point de vue génétique, avec la matrice la plus primitive des processus symboliques » (Veron, 1970, p. 56).

Le petit de l'homme peut alors dire « Je suis ». De là, la sujétion : si l'homme est le vivant qui parle, c'est le langage qui le contraint, le soumet, l'assujettit : sa liberté s'acquiert à condition de respecter les règles, à la lettre, de sa langue (car il faut bien s'entendre) dans laquelle se donner sens : « Le *sujet*, au sens moderne de sujet de la représentation, est cette instance du je qui "doit pouvoir" se penser identique dans

toutes ses représentations [...]. La définition du sujet de l'énonciation est, comme il convient à un sujet, son *identité*, celle-ci étant tour à tour définie comme lieu de production des énoncés, lieu discernable par un partage du dicible et de l'indicible (ou loi de l'énonciation). Le sujet est *là où il parle* » (Descombes, 1977, p. 79-80).

Clinique du sujet parlant, une clinique de la parole ?

Avec le présent ouvrage, un groupe de praticiens, cliniciens et universitaires se propose de poser les premières pierres d'une recherche à axes multiples. Il s'agit tout autant de présenter l'état d'une réflexion que de tracer les principales lignes de forces d'une pensée qui vise à interroger un objet fréquemment évoqué dans la littérature mais rarement pris pour lui-même : la parole du sujet addicté, en elle-même et pour elle-même, pour reprendre le programme que Saussure, parlant de la langue, proposait à la toute jeune linguistique.

Cette parole ne vaut pas ici pour trace du symptôme, mais comme représentant d'un sujet, en tension à l'autre, dans un contexte social, tramé d'idéologies, d'affects... Telle qu'il la travaille et telle qu'elle le travaille.

Vaste entreprise, mais travail nécessaire pour embrasser la complexité des addictions et des hommes. C'est dire que le présent ouvrage n'est ni facile ni pragmatique : il propose d'aborder la complexité des rapports entre parole adressée, dans le cadre de la rencontre bistrotière et thérapeutique par exemple, et la parole qui adresse le sujet à une place où il se trouve privé de liberté, tel l'esclave « dit à » son maître à défaut d'avoir un nom, un ancrage au *je*.

Cette complexité s'appréhende de différentes manières, reste ouverte, à poursuivre, mais elle s'organise dans ces pages en pôles croisés.

Un premier axe, ancré le contexte clinique, propose d'entendre la parole des patients (Olivier Brunshwig, Pascale Moins, Jean-Louis Chassaing, Marc Levivier) ou encore celle des professionnels (Ingrid Belz Ceria), puisque la parole est

prise dans le réseau de l'échange et que, pour reprendre R. Barthes (1978), « l'homme parlant [...] parle l'écoute qu'il imagine à sa propre parole ».

Un second axe est inscrit dans un cadre de la rencontre ordinaire, se déploie depuis les conversations de bistrots (François Perea) jusqu'aux régimes discursifs contemporains (Dany-Robert Dufour, Marilia Amorim, Jean Dugarin et Patrice Nominé) et leurs impacts sur la subjectivité. Ici, la parole n'est pas soumise à la thérapie : elle se déploie à la fois librement et cerclée des discours ambiants impératifs.

Ce livre vise ainsi à présenter la mise en dialogue de plusieurs approches se centrant sur la parole des sujets en rapport avec des addictions : paroles des sujets addictés adressées entre eux, paroles échangées avec des soignants, paroles des soignants sur les sujets addictés.

## BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES, R. 1978. Préface à l'ouvrage de F. Flahault, *La parole intermédiaire*, Paris, Le Seuil.
- BENVENISTE, É. 1966. *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- DESCOMBES, V. 1977. *L'inconscient malgré lui*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critiques ».
- HEIDEGGER, M. 1981. *Acheminement de la parole* (1959), Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- LEVIVIER, M. 2010. « Parole et fabulation », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n° 6/28.
- PEREA, F. 2002. « Une petite histoire à propos du sujet et de la parole », *Traverses*, n° 3.
- VERON, E. 1970. « L'analogique et le contigu », *Communications*, n° 15, p. 52-68.



# CONTEXTES CLINIQUES

*Paroles de patients,  
paroles d'accompagnants*



## Addiction, parole et signification : à propos d'un cas

S'intéresser à chaque cas d'addiction en suivant sa causalité et son évolutivité particulières fait appel à une conception implantée simultanément dans plusieurs dimensions : une addiction n'est pas seulement un désordre biologique et comportemental ; elle est aussi un fait de parole.

Une addiction, dans sa singularité, a partie liée avec la dimension de l'individuel. En suivant l'idée de Gilbert Simondon, selon laquelle « l'individu n'est pas une substance, mais le résultat d'un processus d'individuation » (Chabot, 2003, p. 75).

Une addiction peut être interprétée comme étant la forme d'un cheminement de ce type.

Il est donc possible, et légitime, d'étudier comment prendre soin de la personne addictée, en ne cherchant pas seulement du côté de la substance (le corps physiologique, la chimie, la personnalité, etc.), mais en accueillant cette personne et en s'adressant à elle dans sa dimension de processus en cours de développement.

---

*Olivier Brunschwig, psychiatre et psychanalyste (Paris), membre de la Fondation européenne pour la psychanalyse, enseignant à l'École des psychologues praticiens et à l'IREMA (Institut de recherche et d'enseignement des maladies addictives).*

## RAPPELS UTILES SUR LE CIRCUIT DE LA PAROLE

Certains effets et fonctions de la parole m'intéresseront plus particulièrement ici.

1. La variabilité de signification de l'addiction est à rapprocher des variations de signification de la parole (indépendamment du sens véhiculé par l'énoncé) : toute parole comporte une ambivalence<sup>1</sup> fonctionnelle : une parole dit quelque chose et, simultanément, ne dit pas autre chose qui serait tout aussi dicible dans l'instant. Une parole dit et tait dans le même mouvement ; parler, c'est choisir entre ce qui est dit et ce qui est tu, et ce choix tient au fait qu'une parole est un acte de langage adressé à quelqu'un qui écoute.

D'où une situation fréquente : pendant que la personne cherche à dire (et donc à faire entendre) quelque chose, elle parvient à taire autre chose. Cela peut être un non-dit, mais aussi parfois la seule possibilité, à ce moment précis, de donner une existence à une pensée, un désir, un processus, dans un mi-dire qui est une ébauche. Cette ambivalence n'est donc pas à référer systématiquement à une logique du mensonge et de l'aveu.

La signification émise par l'énonciateur dépend aussi de l'auditeur : comment il l'entend, comment il s'en saisit ; le devenir de cette signification est donc lié à la mise en action du désir de savoir de l'interlocuteur. Et tout autant de la façon avec laquelle celui-ci investit cette fonction, comme le rappelle Yves Nougé (2004, p. 44) : « Ce qui est dit est adressé à la place qu'occupe le clinicien et non au clinicien lui-même. »

2. Les effets de la parole, dans ces conditions particulières d'écoute, ne tiennent pas seulement à son émission, mais aussi à ce que le locuteur, dans certaines conditions, peut s'entendre

---

1. Au sens strict : deux valeurs différentes, opposables ; mais pas nécessairement contraires ou tendant à s'annuler l'une l'autre : l'ambivalence peut aboutir à un équilibre de ces valeurs.

avoir dit quelque chose de lui-même, et ce devant un témoin. C'est le seul moyen d'admettre certains énoncés de sa propre parole, de sa propre pensée. Ce qui est nécessaire pour sortir du sillon des répétitions tautologiques. Cet effet semble plus difficile à favoriser, voire à provoquer chez les addicts que chez d'autres personnes.

3. La proposition de laisser libre cours à une parole spontanée sur soi-même, qui est au fondement du dispositif psychanalytique (voire de l'entretien semi-dirigé), ouvre sur le registre des énonciations performatives au sens austinien (Austin, 1962). Ces énonciations ne sont ni vraies, ni fausses, ni des non-sens, elles ne sont pas des descriptions (dénotation) par exemple, mais des énonciations visant à faire quelque chose, à exécuter un acte, à condition d'être prononcées dans des circonstances appropriées.

Le psychanalyste G. Pommier, dans un ouvrage récent (2013, p.110), souligne l'omniprésence du performatif dans l'acte locutoire, et son importance dans la reconnaissance de l'existence de la particularité : « Lorsque quelqu'un parle, si on lui répond "oui" avant d'exprimer un jugement sur le contenu de son dire, ce "oui" s'adresse au sujet de l'énonciation, celui qui porte un nom. » Cette référence à la nomination nous intéresse ici pour sa participation au processus de l'individuation. Dans ce registre performatif, « je suis » tient à un « je parle ».

## L'ADDICTION *PHARMAKŌN*

Une même addiction a souvent, pour un patient en particulier, plusieurs significations. En lien avec cette caractéristique, celui-ci est souvent ambivalent envers cette addiction, et donc ambivalent envers les soins visant à la faire disparaître.

Sur le plan psychique, une addiction peut se révéler tout autant bénéfique que néfaste, être autant un médicament qu'un poison. Cela est dû à ce que l'addiction, avec ses

mécanismes biologiques, est aussi un fait de parole<sup>2</sup>. Être addicté, c'est tenir un discours. Pourtant, il est difficile, en situation clinique, d'aborder directement la relation entre parole et addiction, puisque l'une et l'autre semblent s'opposer<sup>3</sup>.

Souvent, modification de la jouissance addictée et modification de la relation à la parole sont observées simultanément ; mais il est difficile d'établir une éventuelle relation de causalité entre les deux : une modification entraînerait-elle l'autre ?

### *Aperçu clinique*

Pour étudier cette question, je relaterai le cas d'un homme âgé maintenant d'environ 35 ans, dont j'ai fait la connaissance alors qu'il était dans un état de psychose aiguë délirante révélant une schizophrénie, dans un contexte de maladie somatique engageant le pronostic vital, après un voyage pathologique au cours duquel il avait consommé des champignons hallucinogènes.

Cet homme a développé, pendant une dizaine d'années, un « rapport addictif » (selon ses propres termes) à l'achat, la possession et l'écoute de disques musicaux d'un certain type. Cela consistait en des achats compulsifs fréquents, ce qui lui a fait amasser une très grande quantité de CD, cette passion occupant la majeure partie de son temps en dehors du travail. Cette activité, pendant la quinzaine d'années qu'a duré le soin, a été évoquée de temps en temps dans nos séances, sans que ni lui ni moi ne cherchions à en préciser les causes.

---

2. Il s'agit ici de la parole signifiante, au sens où quelqu'un cherche à dire quelque chose qui le représente en particulier dans l'univers des symboles du langage ; à différencier d'une parole pouvant être tenue par quiconque sur un fait, une technique, etc : parole d'information, de communication.

3. De ce terme « opposer » on pourrait déjà tirer des déductions, puisque par exemple s'opposer n'est pas toujours se contredire.